

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Fraikin (Albert). - Sur le féminisme et les doctresses**

***In : Journal de médecine de Bordeaux, 1908, 3. pp. 41-4***



## VARIÉTÉS

## Sur le Féminisme et les Doctoresses

(A propos de *Princesses de Science*)

A une Étudiante.

MADEMOISELLE,

Avez-vous lu le dernier ouvrage de Colette Yver, *Princesses de science*? Non. C'est dommage. Vous n'avez pas le loisir de lire des romans. Si vous voulez bien me permettre de vous donner un conseil, je vous engage vivement à vous le procurer. Je l'avais parcouru avec intérêt lors de sa publication dans la *Revue de Paris*, et je n'ai pas été très étonné en apprenant que le Jury de la *Vie heureuse* lui avait accordé son prix annuel. Même vous pourriez y ajouter le livre, déjà ancien et trop peu connu, du Dr P. Boyer : *Souvenirs d'une doctoresse*; enfin, si vous en avez le temps, l'occasion vous sera bonne de relire cette *Associée*, de Muhlfeld, d'une écriture élégante et précise, parfois un tantinet libertine (mais, n'est-il pas vrai, vous en avez entendu bien d'autres?) et si avertie, si remplie de suc.

Ces trois romans ont entre eux comme un lien intellectuel, et leur lecture vous sera, je l'espère, profitable. Croyez-moi, il vaut la peine de les méditer, encore que cela vous prenne un peu du temps précieux que vous consacrez à vos gros bouquins de pathologie.

Pour ma part, ils m'ont induit (surtout le premier, que je vous résumerai tout à l'heure) en quelques réflexions sur le féminisme et sur le mariage des doctoresses; je désirerais vous les soumettre et causer de cela avec vous à bâtons rompus, en musant quelque peu.

Laissez-moi, d'abord, vous dire toute mon admiration sincère.

Vous êtes née dans une famille de petite bourgeoisie. Quand vous avez fait part à votre famille et à vos amis de votre volonté nettement arrêtée d'étudier la médecine (au fait, d'où vous est venue cette vocation irrésistible? De votre cœur, par amour de l'humanité, par instinct charitable, par religion de la souffrance humaine? ou bien de votre cerveau, par attirance vers la science austère?), tous ont poussé les hauts cris. Vraiment, c'était l'abomination de la désolation! On n'aurait pas gémi davantage s'il s'était agi pour vous d'entrer dans le corps du ballet ou de débiter au café-concert.

Avec une ténacité louable vous avez tenu bon, et vous avez triomphé. Sans être une brillante élève (je crois même que vous avez échoué une ou deux fois), vous avez assez bien réussi. Le baccalauréat passé, c'a été une série d'études souvent arides, parfois pénibles. Le P. C. N., d'abord; un peu assommante, n'est-ce pas, la chimie organique? Puis l'anatomie, si nécessaire, mais si fastidieuse au début. La dissection des débris de cadavres couchés sur les dalles vous a bien donné quelques haut-le-cœur, mais vous les avez surmontés de toute votre petite âme, jeune, énergique et vaillante. A l'hôpital, tous les moments n'ont pas été délicieux; elle n'est pas gaie ni jolie à regarder l'humanité souffrante. On y coudoie bien des laideurs morales et des hideurs physiques. La bête humaine, dépouillée par la maladie de tous les attributs factices que lui donne la civilisation, est assez dépourvue de beauté. Et puis, vrai-

ment, il faut panser des plaies bien horribles, assister à des opérations bien atroces. Vous vous êtes dit que c'était là un « mal nécessaire » et, après des combats très excusables, vous avez vaincu vos répugnances. Même vous avez pu, après deux concours, être nommée externe des hôpitaux.

Bref, vos études touchent à leur fin, et dans quelques mois, ce sera le grand jour de la thèse, la consécration officielle.

D'autre part, comme si ce n'était pas assez de ces difficultés du métier, vous en avez eu à surmonter d'autres, plus spéciales, que ne connaissent pas les étudiants.

Lorsque vous avez assisté, avec quelques-unes de vos camarades, au premier cours d'anatomie, vous avez subi, il vous en souvient sans doute, un formidable boucan tel que l'arche de Noé a dû, seule, en connaître de semblables. C'est étrange, en effet. Prenez isolément ces jeunes gens, qui sont intelligents, qui se destinent à une carrière des plus sérieuses, dont la plupart sont bien élevés : vous les trouvez assez respectueux. Groupez-les en masse, ils perdent immédiatement toute mesure. Ce ne sont fréquemment que des *juvenilia* bruyantes, et alors il convient surtout d'en rire, car il faut bien que jeunesse se passe. Mais cela va quelquefois plus loin, et les vociférations ou les farces ne sont pas toujours dépourvues de toute grossièreté. Aussi bien, vous n'êtes pas la seule à en avoir souffert; des personnalités plus notoires que la vôtre (sans vouloir manquer à la galanterie et à la considération que je vous dois, c'est l'ex-doyen Debove et les professeurs Nicolas et Prenant que je veux dire) en ont encore plus pâti que vous; cette aimable jeunesse, pour leur prouver son mécontentement, n'a pas cru pouvoir mieux faire que de les assaillir en plein amphithéâtre par une mitraille mal odorante de tomates et d'œufs pourris. Que voulez-vous? La foule, être multiple, est un être inconscient et instinctif chez lequel prédominent trop souvent la sauvagerie et la stupidité ancestrales.

A l'hôpital, ce fut encore pis. Il est certaines nécessités de la pratique médicale pénibles pour une jeune fille et assez faites pour mettre sa pudeur dans l'embarras; au lieu de vous les éviter, on s'est ingénié souvent, par une gaminerie qui n'était pas de très bon goût, à vous les multiplier. Vous avez même eu à repousser des assauts de basse goujaterie, des galanteries de mauvais aloi. Avec beaucoup de tact, de prudence, de calme et de fierté, vous avez su garder votre dignité, sans faire trop la mijaurée (ce qui eût été ridicule) et, louvoyant parmi les écueils dont on encombra à plaisir votre route, vous imposer au respect de tous.

Encore une fois, tous mes compliments.

Vous voilà donc à la veille de vous installer. Je suppose que vous exercerez une spécialité; sans doute les maladies des femmes ou des enfants. Je ne vous vois pas trop vous faisant docteur de village, praticien à tout faire; pour une femme, toujours à cause de son sexe (et bien que l'on prétende qu'une femme médecin n'est plus une femme), cela me paraît pratiquement presque impossible.

Vous aimez votre profession : un médecin qui a la vocation aime la médecine. Mais vous êtes femme; vous aurez donc des aspirations qu'il est légitime de satisfaire. L'amour, jusqu'ici refoulé par la science, va sans doute faire son apparition. Vous voudrez probablement vous marier, être mère. Une doctoresse a osé déclarer dernièrement que « la maternité ne serait bientôt plus dans la vie de la femme qu'un épisode ». J'espère que ce n'est pas votre avis...



Puisque l'occasion s'en offre à moi, s'il faut parler net, je ne vous cache pas que je ne suis pas, en principe, opposé aux revendications féministes. Je trouve simplement que les réclamations de vos apôtres d'avant-garde et de vos suffragettes viennent un peu trop tôt dans un monde pas encore assez vieux, et que nous ne sommes pas mûrs pour les comprendre.

Si j'admets, d'une manière générale, que le cerveau de la femme (sans doute de par l'hérédité, l'éducation, les habitudes séculaires) n'est pas, au moins actuellement, le même que celui de l'homme, qu'il est plus propre à comprendre les choses de détail, gracieuses et fines, les questions concrètes, tout ce qui est du domaine de l'affection et du sentiment, que les hautes spéculations et l'abstraction des idées générales, — la part d'ailleurs n'est pas moins belle; — j'admets également que la femme, différente de l'homme, mais non inférieure à lui, a une égale valeur morale. Je constate aussi qu'elle peut arriver dans certains cas à masculiniser son cerveau et aborder sans faiblir les plus grands problèmes, les études les plus ardues.

En théorie, le féminisme me semble assez juste; mais en pratique (je me placerai tout à l'heure surtout au point de vue des médiennes), il soulève de grosses difficultés, et surtout le grave problème de la famille.

Assurément, parmi les hommes et parmi beaucoup de vos compagnes, des esprits chagrins — suis-je de leur nombre, peut-être? — objectent que vous risquez d'y perdre une partie de votre charme et que le féminisme est la ruine de « l'éternel féminin » et de la galanterie. Sully-Prudhomme (il était si pessimiste!) assure même que le cerveau influera sur le corps; pour lui, lorsque les femmes s'occuperont moins de plaire et davantage de penser, leurs formes en souffriront, la pureté et l'ondulation de leurs lignes deviendront moins belles. Mais cet argument vous semble assez méprisable; vous êtes une intellectuelle, et dût « l'argile idéale » (comme la qualifiait Victor Hugo) y perdre un peu de sa beauté dans les temps futurs, vous persistez à développer votre entendement.

Voyons donc d'abord, en théorie, les revendications féministes; nous nous occuperons plus tard, à propos du roman de M<sup>me</sup> Yver, des mauvais résultats qu'elles risquent parfois de donner dans la pratique.

Pourquoi une femme respectueuse de ses devoirs ne revendiquerait-elle pas la conquête de ses droits?

Pourquoi refuserait-on à une femme intelligente, de volonté haute, de se faire dans les carrières libérales une place qui lui permette de gagner sa vie et, si telle est sa volonté ou si les circonstances l'y obligent, de vivre indépendante?

Ainsi que le font remarquer les frères Margueritte dans leur roman: *Femmes nouvelles*, « La femme est consciente et libre comme l'homme; elle a le droit et le devoir de se développer parallèlement à lui. » Et, comme l'écrit M<sup>me</sup> Colette Yver, qui est pourtant plutôt peu féministe: « Il serait malséant pour les hommes de refuser à celles dont ils n'ont point voulu devenir les maris le droit d'exercer des professions où elles peuvent vivre indépendantes au même titre qu'eux. »

Du reste, qu'on le veuille ou non, le féminisme se répand de plus en plus, et ce n'est pas le moindre intérêt de ce temps de voir combien depuis quelques années, non seulement en Europe, mais dans la France tout entière, des femmes se font des situations enviables dans les branches de l'activité qui semblaient jusqu'ici dévolues au sexe barbu. Paul Acker mettait bien en évidence, dans

une de ses récentes chroniques, cette évolution des femmes:

« Parmi elles un grand poète est né; parmi elles des romanciers charmants se sont levés; parmi elles des peintres ont illustré leurs noms; parmi elles plusieurs parcourent la France, propageant par la parole, dans des réunions publiques, leur doctrine politique; parmi elles d'autres sont en musique d'incomparables artistes; il en est qui, fortunées, ont quitté une existence facile pour vivre, comme des religieuses laïques, en plein faubourg, au milieu du bas peuple, où elles instruisent les enfants, soignent les malades, aident les mères; au barreau, elles se mêlent aux avocats; dans les salles d'hôpital, elles se mêlent aux internes; il en est une enfin qui a collaboré avec son mari à l'une des plus étonnantes découvertes de la science et qui professe à la Sorbonne, de la même chaire qu'occupait le compagnon de ses travaux. »

Quitte à me faire honnir, je ne serais peut-être même pas très opposé (oh! plus tard!) à ce qu'on accordât aux femmes le droit de voter et d'être éligibles. On leur reproche d'être trop passionnées, trop bavardes, pas assez sérieuses, trop dénuées d'idées générales. Cela est vrai pour beaucoup, mais il y a des exceptions, il y en aura de plus en plus. On répète volontiers la boutade de ce mal appris de Schopenhauer: « Les femmes ont les cheveux longs et les idées courtes. » Avec cela que la passion, le bavardage et l'étroitesse des idées font défaut dans les réunions électorales et les séances tumultueuses des Folies-Bourbon! Les femmes paient l'impôt comme les hommes; et, en général, elles ont bien autant de sens que le premier ivrogne venu auquel, pour un verre de vin ou une pièce de monnaie, on impose un bulletin de vote.

Je rencontre tous les jours, et je les estime fort, d'excellentes bourgeoises dont la seule ambition est de maintenir à leur mari un foyer calme, paisible, gai, confortable, et d'élever leurs mioches, et qui sont très heureuses ainsi. D'autre part, j'ai coudoyé des étudiantes, de tous les pays (les unes, jeunes, charmantes; les autres, sans sexe) et qui m'ont laissé de leur intelligence des impressions diverses, parfois d'une faiblesse et d'une insuffisance pitoyables, parfois excellentes. Les circonstances m'ont permis d'approcher bien des milieux cosmopolites, au nord et au midi. Et cela, certes, contribue à élargir l'horizon d'idées. Je sais une jeune Norvégienne qui exerce la profession très masculine d'architecte, qui est avec cela assez gracieuse, presque jolie; en attendant son mariage, elle fait actuellement à bicyclette, seule, le tour d'une partie de l'Europe; elle a dans la poche de sa robe son carnet à dessiner et, dans son corsage, un revolver qui, bien que joujou, me paraît être un instrument sérieux; elle me semble d'ailleurs réunir toutes les conditions désirables pour être épouse et mère. Je connais d'autres Scandinaves très femmes, fort aimables, très aptes certainement à aimer leurs maris et leurs enfants; féministes à outrance, individualistes et ibsénienues en diable, aptes à tous les sports, d'une endurance physique remarquable, elles professent le culte positif et intensif du moi.

Ce qui est vrai des femmes du Nord, chez lesquelles sont ancrées depuis longtemps les habitudes d'indépendance, d'individualisme, de libre discussion, d'égalité (les petites Noras scandinaves, qui sont, paraît-il, plus nombreuses qu'on le pense, ne datent pas d'hier), l'est beaucoup moins de nos compagnes latines, accoutumées depuis toujours à une attitude plus passive, en souvenir du gynécée des Romains et des Grecs.

Est-ce à dire que les femmes du Nord, ces « vierges fortes, » ont le défaut que l'on a reproché à bon droit à



celles d'Amérique, sont moins familiales, moins pot-au-feu que les nôtres? Je ne sais, et il faudrait avoir vécu longtemps dans l'un et l'autre milieu pour en juger. J'entendais dernièrement une Scandinave, dont la droiture de caractère et la grande honnêteté morale sont entièrement dignes d'estime, me déclarer que les droits de chacun n'étant limités que par les droits d'autrui, elle ne voyait pas pourquoi deux époux ne pouvaient pas se séparer lorsqu'ils avaient cessé de se plaire. C'est le divorce par consentement mutuel, ce sera bientôt le divorce par consentement d'un seul, c'est en somme l'union libre légalisée, le droit absolu à l'amour, que préconisait avec tant d'ardeur cette très honnête femme qu'est Ellen Key et ces écrivains français, audacieux, mais intéressants, qui sont Léon Blum et les frères Margueritte.

Eh bien! Vous me considérerez peut-être, Mademoiselle, comme un vieux tardigrade; mais j'ai encore la faiblesse de croire que le mariage classique, indissoluble, est, jusqu'à nouvel ordre, la meilleure sauvegarde du foyer familial...

Mais, je m'égare, et je m'aperçois que le féminisme m'a fait dévier sur le chemin épineux du mariage et du divorce. Nous voici loin des *Princesses de science*! J'y reviens aussitôt.

En somme, vous le voyez, je ne vous suis pas systématiquement ennemi. Je crois avoir à ce point de vue des idées assez larges. Vous pouvez constater que je ne vous prodigue pas cette pitié un peu insultante du Samson, d'Alfred de Vigny, et des dramaturges modernes, tels Bernstein et Romain Coolus, qui vous considèrent comme une « enfant malade », une irresponsable.

Mais, laissez-moi vous le répéter, s'il me paraît que les carrières libérales ne doivent pas vous être fermées (et le métier médical semble tout indiqué pour l'essor des plus belles qualités de la femme, de sa sensibilité), je pense que la généralisation de ces théories est actuellement très prématurée, et je crois surtout que toutes les considérations de ce genre doivent être subordonnées à la fonction primordiale, auguste, de la femme, celle qui est sa raison d'être, celle qui, aux yeux de tous, la rend sacrée, et contre laquelle les idées les plus avancées ne pourront jamais prévaloir: son rôle d'épouse et surtout de mère. Soyez féministes, exercez les professions libérales, occupez-vous même, si vous le voulez, de la chose publique, à condition que tout cela ne vous empêche en rien d'être épouses et d'être mères. Travaillez tant que vous le voudrez à la conquête de vos droits, mais n'oubliez pas votre devoir, qui est de conserver le foyer et la famille; la femme existe pour faire et élever des enfants. Ce langage est un peu cru, mais nous sommes entre médecins, et je parle physiologie. La pratique de la profession médicale vous permettra-t-elle de satisfaire autant qu'il le faut à vos deux devoirs: l'amour et la maternité? Et si, par la force des choses, le choix s'impose à vous entre le foyer familial d'une part, et la science, la profession de l'autre, que choisirez-vous? Là est la question, et c'est elle qui est discutée dans *Princesses de science*.

L'affabulation du roman est simple.

Thérèse Herlinge, jeune fille jolie et élégante, est interne à l'Hôtel-Dieu dans le service de son père, le célèbre Herlinge, de l'Institut. Elle a été attirée vers la médecine par une vocation profonde; vocation de science, plutôt que de charité; la curiosité, chez elle, est plus forte que la sensibilité, et on ne pourrait pas l'appeler une sœur de charité laïque. Elle a admirablement réussi. Un de ses amis, un ancien camarade d'internat, aujourd'hui médecin de quartier, le Dr Guéméné, violemment épris d'elle, la demande en mariage. Mais il a sur la femme et sur le

mariage des idées bourgeoises et arriérées. Il voudrait une femme d'intérieur, s'occupant uniquement de son foyer. Il lui demande « un don absolu, sans réticence, sans arrière-pensée ». A Thérèse qui lui objecte qu'elle est, intégralement, une vraie femme, puisqu'elle a conquis toute l'intellectualité possible, la demi-femme étant celle dont le cerveau reste atrophié, il affirme qu'il ne veut pas une épouse qui coure la clientèle, les cliniques, les hôpitaux, et pour qui la famille serait une entrave. Il accepte bien une femme libérée, lucide, pensante, égale à lui en intellectualité, mais il la veut à lui tout seul (au fond, vous voyez qu'il n'est pas si arriéré que cela). Or, si « l'homme accorde à ce métier, comme à tout autre, le temps et l'intérêt indispensables, par obligation, par devoir, il se réserve sa personnalité vraie que n'accapare pas sa profession. La femme, au contraire, s'y noie toute, avec ses qualités, ses aptitudes, ses affections... et tout ce qui rejette hors du foyer la vie de la femme est mauvais ».

Thérèse, enthousiaste de sa science, reste inébranlable; il faut prendre avec elle son métier, ou l'oublier. Après de longues hésitations, l'amour est plus fort que la raison; Guéméné se décide, tristement, et le mariage a lieu. Le docteur épouse la doctoresse.

La lune de miel est assez longue, bien que Thérèse, sans même le banal voyage de nocce, ait repris immédiatement sa place d'interne à l'Hôtel-Dieu. Mais quelques nuages viennent bientôt l'obscurcir. Madame, occupée à l'hôpital et par la préparation de sa thèse, gros travail qui doit faire du bruit, n'est presque jamais chez elle. La cuisine est faite à la diable, et le docteur, en rentrant à la maison, harassé de fatigue, trouve des mets qu'il n'aime pas, mal préparés. Il entreprend, outre sa clientèle, des recherches bactériologiques; et sa femme, occupée de son côté, juge avec un peu de mépris ses travaux, au lieu de l'aider et de l'encourager. Il désirerait prendre des vacances, car il a bien gagné du repos; mais Madame ne peut lâcher son service et ses bacilles. Un jour, il est très souffrant, et Thérèse est absente. Les coups d'épingle, les chagrins minimes, mais cruels à la longue, s'accumulent.

Volontiers, il s'écrierait comme ce pied-plat de Chrysale :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

Il est vrai que Thérèse fait de la science par vocation et non par snobisme, comme ces pécores d'Armande, Philaminte et Belise

...Un enfant arrive. Le père le désirait, la mère ne le souhaite guère. Cette grossesse qui l'oblige à donner sa démission d'interne et à écourter les recherches pour sa thèse, la révolte. Elle s'irrite d'être « non l'individu libre, qui a le droit de choisir sa vie, de l'accomplir, mais un instrument passif, soumis au génie de l'espèce, simple anneau dans la chaîne humaine ». Elle s'irrite contre son sexe, et c'est en cela qu'elle a tort et qu'elle perd nos sympathies; elle intervertit les rôles et ne voit dans la maternité, qui gêne la science, qu'une charge pénible. Toutefois, quand arrive cet enfant, elle l'accueille avec amour. Mais, malgré le désir de son mari, et toujours pour ne pas nuire à sa profession, elle refuse de le nourrir. Neuf mois d'esclavage, c'est bien assez! On prend une nourrice. Elle paraît bien portante, et pourtant l'enfant, un peu plus tard, meurt de méningite tuberculeuse. Cette mort est pour Guéméné une source de colères et de remords.

Thérèse, reçue docteur, a installé son cabinet à côté de celui de son mari. Un peu de jalousie professionnelle et scientifique se glisse par instants entre eux.



Elle réussit assez vite; naturellement, elle est de moins en moins chez elle. Lorsque le pauvre Guéméné, dans ces crises douloureuses de découragement que connaissent tous les médecins, rentre chez lui, avide d'un peu de joie, d'intimité, de paix conjugale, de tendresse, d'amour, Madame est sortie pour ses visites. Souvent même, la nuit, on vient la chercher pour un accouchement, une visite urgente. Les instants de vie commune se font de plus en plus rares.

Ce qui devait arriver, arrive, et, franchement, nous trouvons que Thérèse l'a presque mérité. La désharmonie s'accroît, les querelles se multiplient, augmentent le désaccord. Le mari ne trouvant plus chez lui la compagne, les consolations et le foyer désirés, va les chercher ailleurs; il frôle l'adultère. Sa femme, qui le comprend, se résout, après de longues luttas, à la seule solution possible: elle quitte sa clientèle, abandonne sa profession, pour essayer de reconquérir l'amour de Guéméné et son bonheur brisé. Elle ne sera plus pour lui qu'une épouse. Son mari lui revient; mais ce ne sera jamais, je le crains, hélas! qu'un bonheur félé:

Il est brisé: n'y touchez pas!

A côté de ces personnages principaux, M<sup>me</sup> Yver en a fait évoluer d'autres.

Voici Dinah Skaroff, une petite russe, laborieuse, intelligente, sentimentale aussi. Elle est externe des hôpitaux, elle va obtenir l'internat. Un de ses confrères la demande en mariage, en lui posant les mêmes conditions que Guéméné. Bravement, elle accepte, elle sacrifie à l'homme qui l'aime sa profession. Elle n'abdique pas tout à fait ses connaissances médicales; au lieu d'être l'égale ou la concurrente de son mari, elle sera son assistante, son *associée*, tenant sa comptabilité, l'aidant dans son dispensaire, le mettant au courant des publications médicales quand il n'a pas le temps de les lire, s'intéressant à ses travaux; enfin et surtout, soignant son foyer et son enfant. Et cela fait un mariage délicieux.

(A vrai dire, l'idéal pratique pour une doctoresse serait de diriger une maison de santé aux côtés de son mari; mais cela ne peut pas être à la portée de tout le monde.)

Voici M<sup>me</sup> Adeline, qui court les consultations à quarante sous. Elle est toujours dehors, mangeant à la diable, sans intérieur, volée par sa bonne, voyant à peine ses enfants, qui s'élèvent comme ils peuvent: «Ça manque de poésie, avoue-t-elle, le foyer de la doctoresse.» Son mari (qui est un bureaucrate), délaissé, finit par tomber dans l'ivrognerie.

Voici, enfin, la belle M<sup>me</sup> Lancelevée, la célèbre médecin, la doctoresse de la Présidence, qui professe la nécessité du célibat pour les médecins-femmes: «Ni mari, ni enfants.» Pour elle, lorsque chez la femme-médecin les sentiments ou les sens parlent, il n'y a qu'une solution: l'union libre, sans enfants; théorie qu'elle finit par mettre elle-même en pratique.

...Telle est, Mademoiselle, la triste histoire du ménage Guéméné. Pour l'auteur, la doctoresse qui se marie doit abandonner la pratique de sa profession; il lui faut se soumettre ou se démettre; on ne peut être à la fois bonne épouse, bonne mère, et médecin-praticien.

M<sup>me</sup> Colette Yver a-t-elle tort ou raison? L'intransigeance, assez habituelle aux femmes, ne la porte-t-elle pas à exagérer ses conclusions? C'est là une question que je ne puis guère résoudre. Mais je vous avoue (et j'ai chagrin à vous le dire, connaissant vos qualités, sachant combien votre titre de docteur vous aura coûté de peines) que votre horizon familial me paraît assez sombre.

Je vois, d'ailleurs, que j'ai été prolixe (moi aussi!), et vous avez beau jeu à vous moquer à votre tour de tout mon bavardage. Il doit vous tarder de laisser là ce gros pessimisme, ce censeur grincheux, impudent et indiscret, qui s'est mêlé de beaucoup de choses qui ne le regardaient pas, qui vient de fatiguer vos neurones cérébraux par tous ces grands mots: mariage, mari, famille, femme, épouse, mère, et de vous replonger dans votre «Dieulafoy».

C'est pourquoi, je vous prie, Mademoiselle, de recevoir, avec mes excuses pour avoir trop longtemps retenu votre attention, l'hommage de mon profond respect.

D<sup>r</sup> Albert FRAIKIN.

## SOCIÉTÉ DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE DE BORDEAUX

Compte rendu analytique de la séance du 17 janvier 1908.

### Ptose du cœur.

M. Cassaët. Les ptoses du cœur, qu'on dit fréquentes, sont au contraire très rares. Cette soi-disant fréquence est due à des erreurs qui tiennent souvent à un allongement du pédicule du cœur consécutif à des sténoses laryngées.

Le malade présenté, ancien pleurétique, offre un exemple de ces déplacements, dus à une sténose laryngée constante. La pointe du cœur affleure le bord supérieur de la huitième côte; il n'y a que très peu de distension de l'organe. Les battements sont normaux; pas de souffle. Dans cette situation, le cœur est aussi fixé qu'il le serait dans sa position normale.

### Tuberculose pulmonaire traumatique.

M. Mongour rapporte trois observations de tuberculose pulmonaire traumatique dans lesquelles le traumatisme a mis en activité une tuberculose latente.

Dans ces cas, le traumatisme est intervenu comme agent révélateur; mais il n'est pas seul responsable de l'écllosion de la tuberculose. Au point de vue médico-légal, la responsabilité patronale doit être limitée.

Il n'en est pas de même dans les cas où le traumatisme intervient comme fixateur de la tuberculose chez des sujets indemnes de toute tare. Aux observations antérieures, notamment à celles publiées par Sabrazès dans la thèse de Castreuil, M. Mongour ajoute une observation personnelle.

Discutant les difficultés que soulève l'interprétation de la loi de 1898, M. Mongour conclut que l'expert appelé à se prononcer sur un cas de tuberculose traumatique doit comprendre le malade dans l'une des catégories cliniques suivantes:

a) Sujets indemnes de tout antécédent personnel de nature tuberculeuse chez lesquels le traumatisme a fixé la tuberculose.

b) Sujets porteurs d'une tuberculose latente caractérisée par des bronchites tenaces et à répétition, par des accidents pleurétiques ou autres et chez lesquels le traumatisme a rallumé un foyer mal éteint.

c) Sujets atteints d'une tuberculose en pleine activité et chez lesquels le traumatisme a précipité l'évolution des lésions.

M. Cassaët. Le terme de *tuberculose traumatique* n'est pas très exact dans les observations relatées par M. Mongour, puisque la tuberculose précédait le traumatisme.

Pour ce qui est relatif à l'expertise, on admet que, après quatre mois de traumatisme, la tuberculose développée ne peut être mise sur le compte du traumatisme. Les tuberculoses développées rapidement après le traumatisme sont des tuberculoses révélées.

### Élection.

M. G. Martin est élu membre honoraire.